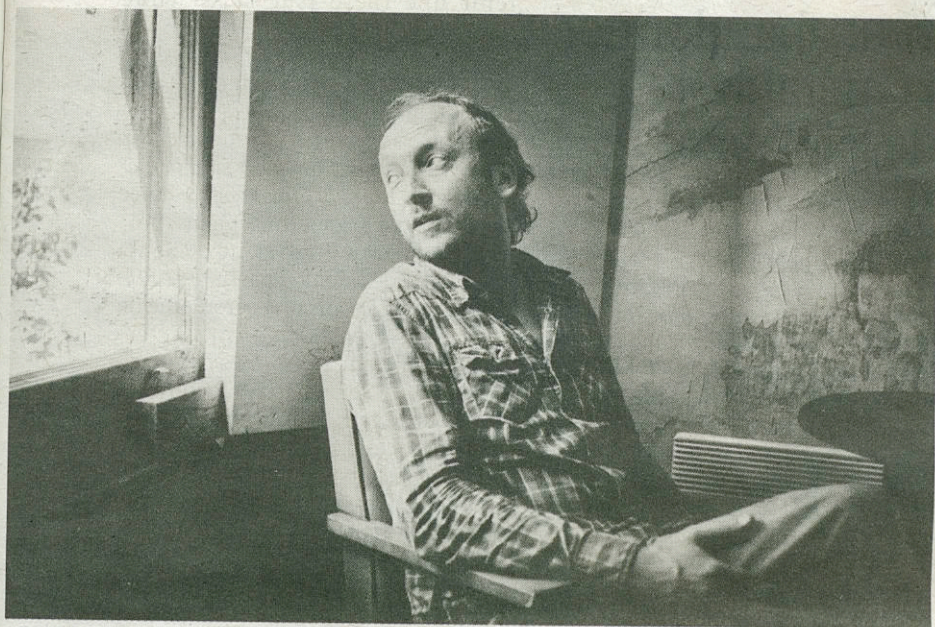


Adamus, un blues de derrière les argots



Bernard Adamus, «un gars de la ville, un ti-cul de Montréal». PHOTO FELIX BOWLES

On l'avait pris pour un homme des bois, rapport au clip (superbe) qui illustre sa chanson *Ouais ben*: un couple en rase campagne, dans une caravane déglinguée, qui picote, se tripote, s'amuse avec une carabine pendant que les enfants jouent alentour. Affalé dans un canapé, Bernard Adamus dément fermement: «Je n'ai rien à voir avec ça, la vidéo a été tournée en Louisiane. Moi, je suis un gars de la ville, un ti-cul [gamin, ndlr] de Montréal.» Pour plonger dans son univers, on écouterait en priorité la chanson *Rue Ontario*: «Bienvenue tout le monde dans le bas de la côte/ On est au royaume des còps pis des vendeurs de dope/ On a du smack, des junkes pis des blowjobs à 20 piasses/ Jouez avec Monique ou ben l'autre grosse pouffiasse/ Où ça? Rue Ontario.» L'évocation du Montréal des bars, des ivrognes et des belles du trottoir, des trafics et du blues jusqu'au petit matin, lui a valu un succès surprise dès son premier album, en 2009: 40 000 exemplaires vendus, pour une population de 8 millions de francophones. Le deuxième disque, en 2012, a fait presque aussi bien.

Sapins. Bernard Adamus termine ce soir à Paris (1) une tournée de six dates, la troisième en France cette année. Soit plus de trente concerts, alors qu'aucun label de chez nous ne s'intéresse à lui. Le

publier son premier disque, il est invité au festival Blues sur Seine (1), dans les Yvelines, où il reviendra en 2012. Né en Pologne, il arrive au Québec à 3 ans, avec sa mère et son frère aîné: ils fuient la loi martiale décrétée en décembre 1981 contre le mouvement démocratique lancé par le syndicat Solidarnosc. «Je parle toujours polonais avec ma mère, mais je lis mal la langue et ne l'écris pas du tout.» Le blues, il a baigné très tôt dedans: «Mon frère et

«On a du smack, des junkes pis des blowjobs à 20 piasses/ Jouez avec Monique ou ben l'autre grosse pouffiasse.»

Bernard Adamus dans *Rue Ontario*

ses amis écoutaient souvent ça: Willie Dixon, Muddy Waters...» Il ne se met sérieusement à la musique que la trentaine passée, après avoir roulé sa bosse un peu partout: vendeur de sapins de Noël à New York, chanteur de rue en Grèce et en Italie, ouvrier de la construction en Pologne... En duo, il reprend des classiques blues et folk, sillonne les Etats-Unis. «Un jour, j'ai commencé à écrire en français sur ce qui m'entourait, pour amuser mes amis.»

Avec un langage cru et lyrique qui le fait comparer à son illustre aîné Plume Latraverse, le disque *Brun* fait mouche, et la chanson éponyme est même programmée sur les radios commerciales.

m'en plains pas. Mes compositions sont diffusées par les stations universitaires, communautaires, cela me convient très bien.»

Bardamu. Adamus apprécie l'intérêt grandissant des Français mais ne se fait pas d'illusions sur une éventuelle carrière sur le Vieux Continent. «Il y aura toujours un mur, dit-il. Chez moi, mon public me comprend parfaitement. Ici non. Je parle argot, avec des tournures du Québec et des mots anglais. Et mes

allusions à la situation québécoise ne peuvent sonner aucune cloche pour le public français.»

On ne comprend pas tout, certes, mais il suffit de capter des bribes pour s'attacher au personnage et à sa comédie humaine alcoolisée. Lecteur avide, le bluesman a été marqué par le *Voyage au bout de la nuit* de Céline, et l'assonance Adamus-Bardamu fait sens. Après une année 2013 à 120 concerts, l'artiste prévoit une pause pour travailler à son prochain album: «J'ai besoin de m'asseoir et de me mettre à écrire. J'aborderai peut-être des thèmes plus variés, des sujets politiques, mais sans jouer le donneur de leçons.» Telles sont les prédictions de notre Adamus.

FRANÇOIS-XAVIER GOMEZ

(1) Ce soir à 20 heures aux Trois Baudets, 64 bd de Clichy, 75018. Avec June et Jim